

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XIX

Château de Rauchenstein, avril.

VOILÀ ce que vous avez perdu à plaisir ! Votre incognito a été complètement respecté ! Mais se présenter sous un tel masque à des gens qu'on connaît, qu'on nomme ses amis, n'est pas de bon goût, Monsieur, et je voudrais que la pluie vous eût encore davantage transpercé.

Je vous avais décrit ma chambre très minutieusement, vous la connaissiez assez ; qu'aviez-vous besoin de faire le curieux ? Je n'aime pas la curiosité ; c'est si vulgaire ! Il y a des défauts nobles et des défauts communs ; la curiosité est de ces derniers, Monsieur le Mentor ! Je n'avais pas osé m'informer de vos travaux de peur de paraître indiscreète. Vous, vous avez trouvé plus simple de faire votre enquête vous-même. Je ne suis pas une héroïne de roman, et ne trouve aucun charme à de pareilles surprises. Je ne suis pas davantage vaniteuse ; sans cela, j'aurais été enchantée de vous voir découvrir mes graves études. A présent, tout me semble gâté, comme si une gelée avait flétri mes fleurs et les jeunes pousses des hêtres ; elles baissent leurs petites têtes, bordées d'un liseré noir, en signe de deuil. Je n'ai raconté à personne ce que vous aviez fait : je ne veux pas qu'on se moque de vous.

ULRIQUE DE HORST-RAUCHENSTEIN.

P. S. — La salle Gurzenich est vaste ; il y tient deux mille personnes. Vous aurez donc plus de peine à nous y trouver que dans notre propre maison.

XX

Griefswald, 1er mai.

Illustre Princesse,

Non, je n'ai jamais subi de désillusion, je ne puis donc sympathiser avec Votre gracieuse Altesse. Je connais le mot ; ainsi que tous les gens de ma classe, j'ai reçu une solide instruction grammaticale ; mais je ne pourrai jamais connaître la chose.

C'est que je n'apprécie jamais les gens au-dessus de leur valeur, quoiqu'en face de vous, je m'en sois parfois donné l'apparence. J'ai toujours su, par exemple, que, dans ce qu'on nomme la haute société, la forme importait plus que le fond. On peut briser le cœur d'un homme, pourvu qu'on le fasse dans les formes ; on peut même tuer quelqu'un si personne ne doit s'en apercevoir.

Quel dommage que la littérature allemande perde par ma faute un traducteur de Dante ! Si je sens trop le poids des remords, je finirai par être obligé de suppléer, dans mes heures de loisir, à ce qu'auraient produit les vôtres.

J'espère que vous ne laisserez pas les choses aller si loin.

D'ailleurs, pour désillusionner, il faut avoir créé des illusions. Je ne crois pas vous avoir jamais induite en erreur ni vous avoir jamais représenté ma personne autrement que sous les traits d'un plébéien enraciné dans ses mauvais principes. Cependant la chose est possible. Sais-je toujours ce que je vous ai écrit, pour ainsi dire entre la veille et le sommeil ? Daignez accepter, en tout cas, l'expression de mes regrets et de mon profond repentir ?

Et ne vous préoccupez pas du festival. Je n'ai encore jamais été au-devant de personne ; on vient toujours à moi, non que j'aie plus de valeur qu'un autre, mais parce que les hommes, sans distinction de rang, s'imaginent qu'un individu qui va droit son chemin et ne demande de conseil à personne, doit être intéressant.

Si j'avais d'avance consulté Votre Altesse sur la façon de me présenter au château de Rauchenstein, Elle m'aurait sans doute donné le conseil de faire comme l'Evêque de Limbourg et le Professeur X... de Giessen. Ces messieurs arrivent par le train de quatre heures, et repartent par celui de dix. Votre Altesse m'aurait reçu dans le salon, "les mains tendues," nous aurions causé en famille de la température, de l'Italie, de la Suisse, ou de quelque question littéraire, j'aurais goûté des bécasses de la chasse princière, dégusté du meilleur vin de Steinberg, etc., — Mais, je dois le dire à Votre gracieuse Altesse, avec des graines de sorbier, on ne prend que des grives et non des sangliers. Plutôt que de vous entendre jouer par ordre du piano après dîner, j'aime mieux faire un plongeon dans le Ryck, ce qui n'est pourtant pas une mort agréable.

Pourquoi vous écrire encore sur ce sujet, il ne nous intéresse ni l'un ni l'autre. Nous nous étions (pardonnez ce pluriel arrogant, les habitudes du langage rendent difficile de s'exprimer autrement) nous nous étions réciproquement persuadés que nous avions quelque chose de commun, une parenté remontant à notre ancêtre Adam. Vous croyiez qu'avec un peu de peine, on pourrait me dresser à me conduire dans votre salon comme l'Evêque de Limbourg, vous croyiez même que je n'avais que de nobles vices et aucun défaut vulgaire ; je m'imaginais que, sous l'Altesse, il restait une étincelle de la vraie personnalité humaine. Avouons-le franchement, avant de nous dire adieu ; nous ne l'avons pas cru réellement ; nous souhaitions seulement de le croire.

Je suis heureux d'une chose, c'est que vous n'ayez trouvé en moi aucun défaut *noble*, car, à mon avis, après les nobles vertus, les nobles vices sont ce qui a fait le plus de mal en ce monde.

Cependant, chez nous autres gens vulgaires, la plus grande impolitesse n'est pas de parler de soi, mais de parler aux autres de ce qu'ils ne peuvent comprendre. Comme je n'excelle pas dans ce talent, je préfère terminer ici.

Votre dévoué serviteur,

DR. BRUNO HALLMUTH.